

## Force et esthétique : la passion d'une vie Entrevue avec monsieur Jean-Yves Dionne

Yves Beauregard

Number 69, Spring 2002

Au pays des hommes forts

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8039ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

### ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

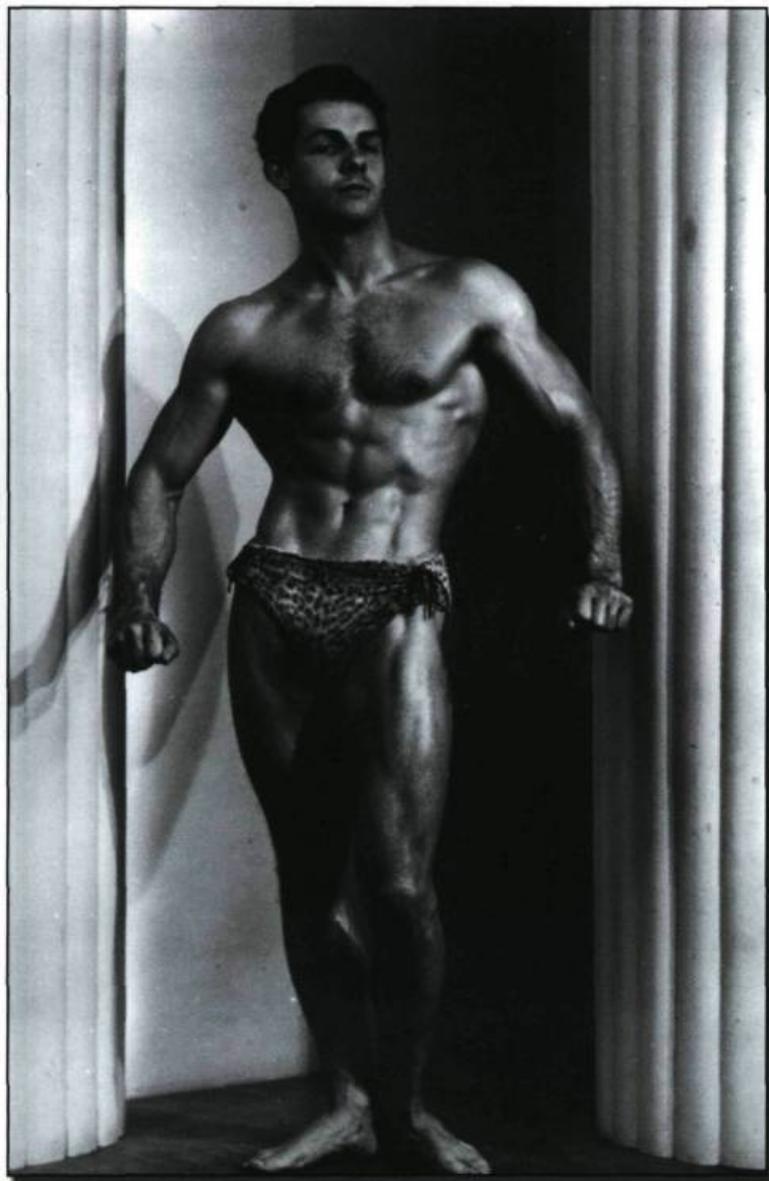
[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

Beauregard, Y. (2002). Force et esthétique : la passion d'une vie : entrevue avec monsieur Jean-Yves Dionne. *Cap-aux-Diamants*, (69), 44–48.

## ENTREVUE AVEC MONSIEUR JEAN-YVES DIONNE



■ Le Tarzan suédois.  
(Archives de Jean-Yves  
Dionne).

Yves Beauregard : Monsieur Dionne, d'où vous vient cet intérêt pour la culture physique?

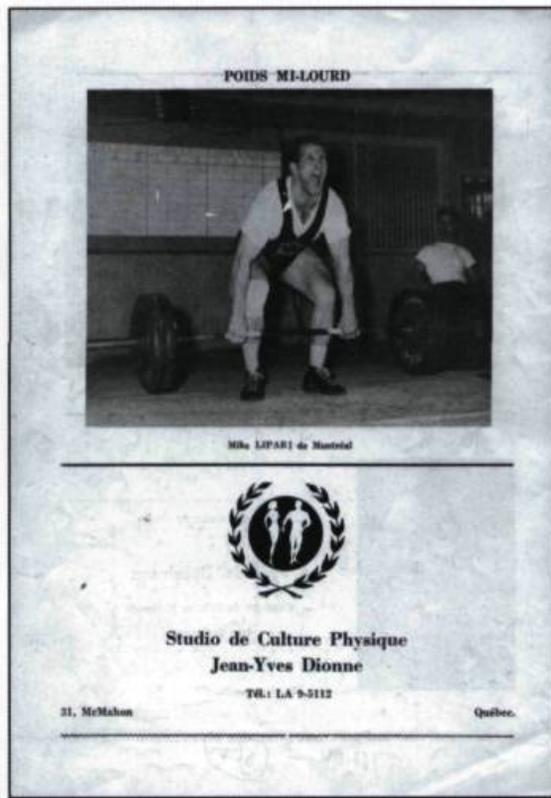
Jean-Yves Dionne : Je suis né le 24 juin 1923, à Québec. J'ai commencé à l'école Saint-Jean-Baptiste. Il n'y avait pas de télévision à l'époque et la gymnastique n'était pas connue. Je restais rue Lavigueur, dans le faubourg Saint-Jean-Baptiste. Ma mère est morte à 26 ans d'une pneumonie. Moi, j'en avais six. C'est ma grand-mère qui nous a gardés. Le plus jeune de mes frères avait

deux ans. Le frère qui m'enseignait trouvait que j'étais habile dans le dessin et que j'avais de bonnes notes. Il m'a offert un billet pour aller à une séance, le dimanche, à l'école. C'était de la gymnastique, des barres parallèles. J'étais estomaqué. Il y avait le saut sur le cheval - on appelait cela le cheval allemand. Un élève de l'école, qui était très hardi, décide de sauter sur le cheval. Il fait un saut périlleux puis un deuxième et il tombe par terre, se casse le cou et meurt. Cela m'avait énervé. Ma grand-mère me disait : «Tant que je vivrai, des folies comme cela, tu n'en feras pas!» Wilfrid Lachance, qui était dans ma classe, faisait de la gymnastique et il me dit : «Je vais aussi au patro Saint-Vincent-de-Paul dans la côte d'Abraham». Une bonne fois, il m'a emmené et j'ai trouvé cela très bien organisé. Alors, j'ai décidé de m'inscrire, car cela ne coûtait pas cher. J'étais assez habile, donc ils m'ont demandé d'être en avant sur la plate-forme pour diriger un exercice de gymnastique suédoise. Le problème, c'est que ça prenait le costume : pantalon blanc, chemise blanche. Chaque patro avait sa couleur de ceinture. Moi, c'était la bleue. Mon entraîneur m'a dit : «Il y a Jean-Paul Drolet qui habite dans la même rue que toi. Il pourrait peut-être te prêter son ensemble.» Comme de fait, Jean-Paul m'a dit : «Mon frère est entré chez les frères, il n'a plus besoin de son ensemble.» Le costume m'allait très bien. Je n'osais pas trop en parler à ma grand-mère, mais je lui ai dit qu'il y avait une petite séance et que si elle voulait venir, elle serait la bienvenue. Elle est venue et a emmené ma sœur Rita. Quand j'ai commencé le spectacle, elle se demandait si elle devait rester. Elle disait même son chapelet. Quand je suis arrivé à la maison, elle m'a disputé. Par la suite, j'ai rencontré mon partenaire, Riverin Gosselin, qui demeurait dans la rue Saint-Réal près de chez moi, puis j'ai commencé à faire de l'acrobatie.

Y.B. : Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de faire des spectacles d'acrobatie?

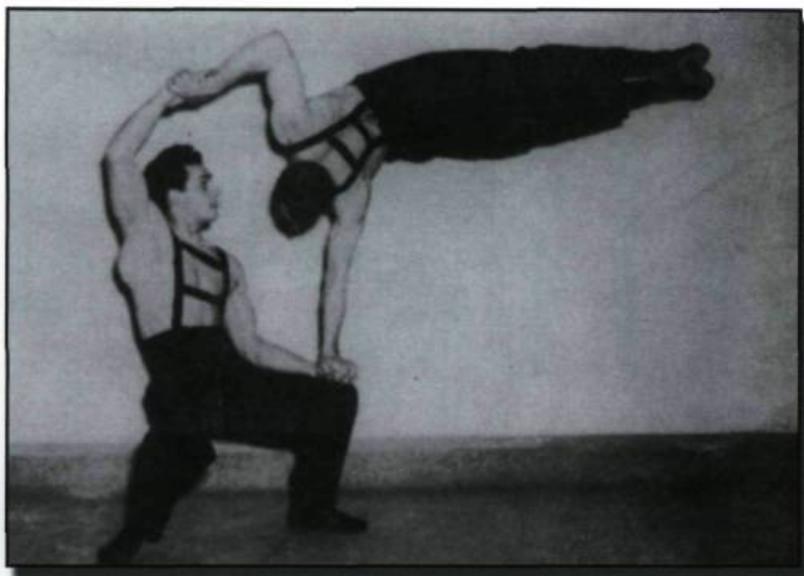
J.-Y.D. : Dans ce temps-là, la plage du Foulon était bien populaire. Nous marchions sur nos mains dans le sable. Moi, j'étais le porteur. Lui, il était de la même grandeur que moi, mais il pesait environ cinq ou six livres de moins. Lui, c'était surtout l'équilibre. Il avait les jambes un peu plus fines, c'est pour cela

qu'il pesait un peu moins. Comme j'étais bon en dessin, je faisais des croquis pour lui expliquer ce que nous pourrions faire. Nous donnions des petits spectacles à la plage, au patro, même à l'école Saint-Jean-Baptiste! Mes deux frères, Guy et Raymond, ont aussi donné des spectacles de jonglerie comique sous le nom de Max and Belley. Par la suite, Raymond, son épouse Yolonde Verreau et leur fils Michel ont travaillé dans le domaine du cirque aux États-Unis. Après cela, il y a eu la guerre de 1939. Je travaillais à l'usine de l'Arsenal, dans la côte du Palais, qui a ensuite été transférée à Saint-Malo. Avant d'aller travailler à l'Arsenal, j'avais été engagé pour dessiner des enseignes à 10 sous de l'heure. On m'avait demandé de faire un panneau dehors à la traverse de Lévis et puisque c'était dehors, on me donnait 25 sous de l'heure. À la Tour, on payait 5 dollars pour les deux acrobates, pour faire un petit numéro. En semaine, à la Tour, c'était de la boxe ou de la lutte, mais la fin de semaine, c'était des artistes qui venaient pour faire des spectacles de variétés. C'est comme ça que nous avons été remarqués par monsieur Normand, agent d'artistes. À Montréal, nous faisons un spectacle. Des fois, il y avait autre chose et nous revenions plus tard dans la journée pour en faire un autre; nous restions dans notre loge et nous attendions, nous lisions, etc. Un bon jour, ça cogne à la porte, c'était un placier du théâtre. Il dit : «Il y a quelqu'un qui veut vous parler.» C'était Adrien Gagnon. Il avait des poids chez lui et en faisait un peu. Il m'avait vu et cela l'avait impressionné. Lui, il était à Montréal et moi à Québec. Nous nous téléphonions. Adrien prenait le train et j'allais le chercher en taxi, puisque je n'ai jamais conduit de voiture. Mon père venait de Saint-Louis-de-Kamouraska et son père à lui de Saint-Denis-de-Kamouraska. Quand ma grand-mère l'a vu, elle a dit : «Votre père était le maître de poste.» Adrien était tout surpris. Nous sommes devenus de bons amis. Une fois, j'ai rencontré le fils d'Adrien et je lui ai dit que j'étais bien ami avec son père. Ce dernier m'a dit : «Je comprends, chaque fois qu'on parlait de Québec, mon père parlait de Jean-Yves Dionne». Son empire commercial s'est construit après cela. Tous les poids que j'ai ici en bas dans mon studio, ce sont tous des poids Gagnon. J'ai organisé plusieurs championnats de culturistes ici, à Québec, à la fin des années 1950 et je l'avais invité parce qu'il avait fait des pauses. J'avais invité John Greemeck, c'était un gars qui venait de Pennsylvanie que j'avais vu dans des revues. J'avais communiqué avec Bob Offman qui était son agent. Il était là en même temps qu'Adrien Gagnon. De 1952 à 1954, j'étais directeur des sports à Baie-Comeau. J'ai arrêté l'école en 11<sup>e</sup> année,



Publicité du Studio de culture physique Jean-Yves Dionne sur le programme du Concours pour les championnats de lever de poids de l'Amérique du Nord, salle paroissiale de Limoilou, 5 novembre 1955. (Collection Yves Beaugard).

c'était quand même bon pour l'époque! À mon école, ici, dans Saint-Jean-Baptiste, il y avait Raymond Dorion, qui était rendu à Baie-Comeau. Je le revoyais parfois. Je lui disais, il va falloir que j'arrête l'acrobatie, car je ne pourrai pas faire cela tout le temps. En plus, mon partenaire, Riverin Gosselin, s'était marié et il trouvait cela compliqué de partir cinq à six semaines. Dorion m'a dit : «On aurait besoin d'un gars comme toi à la direction de sports à Baie-Comeau.» C'était Maurice Lebon qui était là avant moi. Il était parachutiste, peintre et bon skieur. Vu que j'avais donné des spectacles aux États-Unis, je parlais un peu l'anglais. Dix pour cent de la population était anglophone à Baie-Comeau : des Irlandais et des Anglais. Nous devions donner des cours dans des écoles où il y avait des protestants. Les catholiques irlandais, eux, avaient une classe dans l'école française. J'ai commencé à leur montrer la gymnastique. Nous avons aussi un spectacle de patinage artistique. Une amie qui s'appelait Simone Benoit est venue donner des démonstrations et des cours de patinage. J'ai entraîné Léo-Paul Arsenaault qui s'est qualifié pour les championnats nord-américains. Il était champion en Amérique du Nord. J'ai aussi aidé Mike Lipari, qui était à Montréal, à trouver un emploi comme policier à Baie-Comeau. J'ai eu comme élève, le petit Brian Mulroney. Quand il est venu faire son droit à l'Université Laval, il s'est entraîné ici, dans mon studio.



Documents publicitaires des Frères Dionne. (Riverin Gosselin et Jean-Yves Dionne). (Archives de Riverin Gosselin).

Y.B. : Pourquoi avez-vous quitté Baie-Comeau?

J.-Y.D. : J'avais encore ma grand-mère à Québec et j'avais le goût de faire autre chose, alors je suis revenu. C'est là que j'ai ouvert un studio, à la salle de Saint-Charles-de-Limoilou, de 1954 à 1960. C'était des pères capucins à l'époque. Ils étaient quand même assez sévères, mais ils m'avaient réservé un local et j'avais acheté des petits poids. J'ai organisé un club de tir à l'arc. Le coureur des bois, monsieur Provencher, m'avait appris à tirer à l'arc à Baie-Comeau. À Limoilou, j'ai aussi mis sur pied un club de gymnastique sur appareils. Le lundi, mercredi et vendredi, c'était du conditionnement physique au gymnase. Je faisais également de la gymnastique les autres jours et du tir à l'arc. Un jour, c'était les hommes. Une autre journée, les femmes. J'ai organisé des tournois. J'ai été là pendant six ans. J'ai été le premier homme à enseigner la gymnastique à des femmes. Au cours des premières semaines, les maris appelaient et disaient : «Qu'est-ce que c'est ça d'la gymnastique avec un professeur masculin et nos femmes en short? Qu'elles aillent plutôt jouer au bingo, mais pas faire de la gymnastique les pattes en l'air!» Ils trouvaient ça osé pour l'époque. C'était rendu que j'avais plus de femmes que d'hommes, c'était populaire. Adrien Gagnon est venu et il m'a dit : «Au lieu de louer le local pour tant par mois, tu devrais prendre 50 % de revenus». Il fallait que je fasse un reçu pour moi et un autre pour la salle paroissiale. Quand il entrait 100 dollars, c'était 50/50. Cela me prenait de plus en plus de mon temps, car il y avait toujours plus de monde. J'ouvrais les portes de 10 h le matin à 10 h le soir. J'ai proposé aux capucins de prendre 40 % pour la salle et 60 % pour moi. Ils ont accepté. Mais

je me disais, il va falloir que je possède mon propre studio un jour. J'ai cherché un emplacement! Au coin des rues d'Auteuil et McMahan, il y avait un ingénieur qui déménageait. J'ai décidé de louer cette place-là! J'ai acheté les poids d'Adrien Gagnon. C'était la première grande salle d'entraînement à Québec : le Studio Jean-Yves Dionne. J'ai même fait mon affiche et mes cartes professionnelles. C'est là que j'étais de 1960 à 1972. À un certain moment, il n'y avait presque plus d'espace pour stationner. Gérard Thibault avait acheté le quadrilatère. Il avait de gros projets autour de la porte Saint-Jean, donc nous n'avons pas pu renouveler le bail. C'est à ce moment-là que nous avons trouvé la maison où nous sommes allés en 1972.

J'ai aussi été professeur d'éducation physique. Dans les années 1950, au Collège de Lévis, l'abbé Levasseur m'avait vu au patro et il m'avait dit : «Nous avons des barres parallèles et un cheval allemand dans une remise.» Dans ce temps-là, il n'y avait pas de cours d'éducation physique. Aucune université canadienne ne donnait de cours d'éducation physique. J'allais à Lévis le samedi après-midi pour donner des cours. Dans le groupe, il y avait deux gars qui aimaient beaucoup la gymnastique. Je leur ai dit : «Peut-être que d'autres écoles seraient intéressées à avoir des cours comme ça. Les gars, ça pourrait être une future profession pour vous. Dans la vie, vous pouvez être autre chose qu'un curé, un avocat ou un médecin». Quand j'étais à Baie-Comeau, l'abbé Levasseur avait été transféré à l'Université d'Ottawa. Là-bas, il avait mis sur pied le département d'éducation physique. Les gars que nous avions à Lévis y sont allés et ils sont devenus des professeurs d'éducation physique. Ensuite, ils ont fondé le département d'éducation physique à Québec. Parmi ces gars-là, il y avait Fernand Landry, Jean Brunelle, Yves Bélanger. Après cela, j'ai été professeur chez les filles, au monastère des ursulines. Elles n'avaient pas de gymnase. Nous utilisions des salles de réception. La religieuse venait conduire sa classe, mais elle restait dans la porte. Je faisais installer les plus petites filles en avant et les plus grandes en arrière. Il ne fallait pas que je leur demande trop de choses. Quand une jeune fille était couchée par terre, une autre lui tenait les jambes, comme pour faire des redressements assis. J'ai aussi donné des cours à l'école Marguerite-d'Youville. C'est après cela que je suis arrivé à Giffard, à l'école polyvalente Samuel-de-Champlain. J'étais bien content, il y avait des garçons et des filles. Le département d'éducation physique à l'Université Laval était ouvert à ce moment-là. Mais je n'avais pas encore mon baccalauréat en éducation

physique, alors mon salaire était réduit. Tout le monde me disait d'aller chercher mon diplôme, pour mon salaire, ma retraite. Je trouvais cela un peu gênant. Quand je suis arrivé là, mes professeurs étaient mes anciens élèves du Collège de Lévis. J'ai réussi à faire mon baccalauréat dans les années 1970. Pendant ce temps, j'avais toujours eu mon studio. À l'époque, c'était ma femme qui conduisait la voiture. Les jeunes me voyaient arriver et ils me demandaient pourquoi je ne conduisais pas. Je leur disais : «Moi, je ne conduis pas, mais... c'est moi qui mène!» Je donnais des cours le jour et j'allais aussi à l'université suivre des cours moi-même. Pendant cinq ans, j'ai donné des cours à l'Université Laval qu'on appelait entraînement spécifique. Par exemple, il fallait qu'un coureur s'entraîne pour avoir de la force dans les jambes, mais il devait aussi acquérir de l'endurance physique. C'est pour cela que je donnais des cours d'entraînement spécifique pour chaque type de sport.

Y.B. : Est-ce que les Baillargeon sont allés s'entraîner chez vous?

J.-Y.D. : Ça, c'est une autre histoire! Un jour, un Européen est venu donner une démonstration à la Tour. Il offrait un gros montant d'argent à la personne qui réussirait à lever ses poids. Jean Baillargeon était alors de passage à Québec pour livrer du bois. Il était bûcheron à Saint-Magloire-de-Bellechasse. Jean est donc arrivé et il a relevé le défi de l'étranger. Les gens avaient ri de lui parce qu'il était habillé comme un fermier. Nous avions mis du ruban gommé sur la barre. Quand il a placé sa main dessus, le ruban était complètement caché tellement sa main était large. Il avait fait le lever de terre. Voyant qu'il n'avait pas de technique, le gérant, monsieur Sainte-Marie, lui a donné 20 \$ et il lui a demandé d'arrêter de forcer pour ne pas se blesser. Moi, je lui ai dit : «Si tu passes à Québec tous les vendredis, viens, je vais t'entraîner». Après, Paul est venu à Québec et je l'ai rencontré. Nous sommes devenus des amis. Il y avait Lionel aussi. Pour montrer aux gens qu'ils étaient tous forts, je leur faisais faire des choses différentes. Paul a monté un cheval qui pesait au-delà de 1 800 livres dans un poteau. Chacun avait sa force, sa discipline. Jean levait des poids de 300 livres avec son petit doigt. Il avait une bague, où l'on pouvait glisser une pièce de 25 cents. C'était extraordinaire! Adrien était le plus grand de la famille, mais c'était vraiment Paul qui était le plus fort et le plus habile, sans enlever la valeur des autres. Charles était moins grand, il avait le dos plus fort, il tirait des autobus. Nous allions dans différents endroits, nous faisons lever les poids par les hommes dans

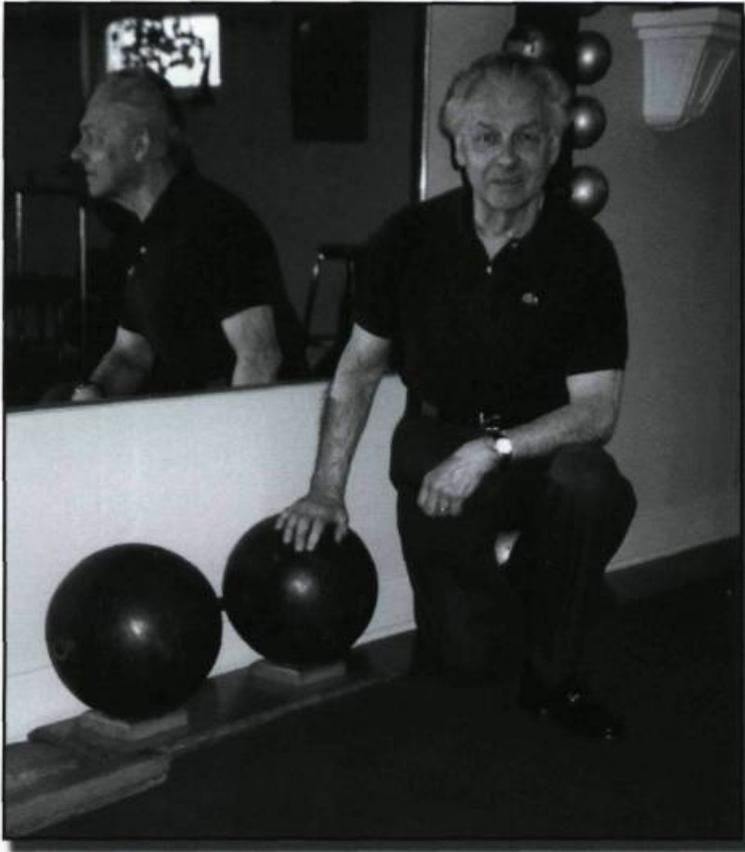
les salles. Ils pouvaient voir que ce n'était pas truqué. Je leur ai montré leur force à chacun.

Y.B. : Pour vous, est-ce que beauté et force vont de pair?

J.-Y.D. : J'ai même été modèle à l'École des beaux-arts pendant plusieurs années. J'avais appris la musculature, je savais que tel muscle était attaché à tel endroit. En le contractant, ça faisait tel mouvement. Je pouvais travailler les différents groupes musculaires. J'organisais des concours de culturisme et d'haltérophilie! Mon épouse a gagné le concours de Miss Québec, en 1964. Par la suite, elle s'est entraînée en dynamophilie et elle a remporté des médailles dans différents championnats du monde, au Canada et à l'étranger (Hawaï en 1981 et Angleterre en 1987). Les Grecs, qui étaient très bons dans cette discipline, disaient que la beauté est la régularité des traits et des formes. S'il y a irrégularité, il n'y a pas de beauté. Certains disaient : «Pourquoi elle a gagné? Elle n'est pas grande.» Je leur répondais : «Habillées, les grandes peuvent gagner. En bikini, elles sont trop maigres, elles ont les jambes trop minces, elles ont le dos rond, etc.»

Affiche rendant hommage aux Frères Dionne. (Archives de Riverin Gosselin).





■ Monsieur Jean-Yves Dionne pose fièrement auprès de poids ayant appartenu au célèbre Louis Cyr. (Photographie Yves Beauregard, 2002).

Y.B. : Quelle était la place de Ben Weider et d'Adrien Gagnon dans le monde du culturisme?

J.-Y.D. : Ils n'étaient pas amis. À l'époque, il y avait les amateurs et les professionnels. Ben Weider a fait des choses vraiment plus pour son commerce, pour vendre ses produits. Il allait chercher des personnes qui avaient gagné du côté amateur et il en faisait des vedettes pour ses produits. C'est pour cette raison que les gens changeaient souvent de camp pour l'argent. Dans des concours, chaque participant représentait tel ou tel gymnase. Michel Mecteau a gagné Monsieur Québec à la salle Monseigneur-Marcoux, en 1964. Quand je me suis marié, j'étais juge international en haltérophilie pour le Canada, aux Jeux olympiques de 1968, à Mexico. J'ai fait mes premiers Jeux olympiques à Tokyo, en 1964. J'étais juge officiel. J'allais dans des concours internationaux à travers le monde comme juge, comme entraîneur. En 1972, j'étais l'entraîneur de l'équipe du Canada aux Jeux de Munich. Un journaliste était venu me poser des questions sur un petit Chinois qui pesait 114 livres et qui était l'un des quatre représentants du Canada. Le journaliste ne croyait pas que ce petit homme pouvait lever des poids. Il s'est bien classé à cette compétition dans sa catégorie. Il avait fini quatrième. Depuis ce temps, il a de l'admiration

pour moi. Quand il rencontre Yvon Chouinard, il s'informe de moi. Yvon Chouinard est l'un de mes anciens élèves. J'ai entraîné des gars comme lui. Il forme aujourd'hui des jeunes pour les Jeux olympiques. Quand l'argent est entré dans le décor, c'est là que les gens se sont intéressés encore plus à cette discipline. Avant, je faisais les championnats internationaux et je payais mes dépenses!

Y.B. : Dans quelles autres disciplines avez-vous été actif?

J.-Y.D. : J'ai joué dans des ballets comme *Gisèle* et *Le Lac des cygnes* au Palais Montcalm. On m'avait choisi parce que j'avais de l'expérience comme porteur d'acrobate. C'était un ballet où l'homme devait faire beaucoup d'élévation de la partenaire au bout des bras. Étant donné que j'étais très souple, je n'ai pas eu trop de misère. Ça n'a pas été trop long, je faisais déjà le grand écart. Il y a eu trois ou quatre représentations. J'ai fait de la lutte parce que j'avais déjà fait de l'acrobatie. J'ai rencontré quelqu'un qui m'avait dit : «Tu pourrais faire de la lutte avec ton physique!» Je lui ai dit : «Pourquoi pas?» Par contre, la fait de porter le nom de Jean-Yves Dionne comme lutteur n'attirait pas les foules. J'avais un genre de costume de bain en peau de léopard, comme Tarzan, que je mettais quand j'allais à la plage du Foulon. Donc, j'ai dit : «Je vais m'appeler Tarzan». Mon premier combat a eu lieu à Saint-Agapit. J'étais parti la veille en train pour Saint-Agapit. Le maire est venu me recevoir comme le Tarzan suédois. J'ai fait mon entrée dans le coin où sont les trois câbles de l'arène de lutte. J'ai mis mes pieds sur le premier câble et mes mains sur le troisième et je me suis donné un petit élan. Je faisais une ronde et je retombais debout. Le lutteur qui était l'autre bord avait peur et il se sauvait en dessous des câbles. J'ai aussi eu des combats à la Tour. J'ai lutté contre Georges Girard qui était le neveu de Victor Delamarre, à l'aréna de Valcartier devant les soldats. C'était dans les années 1940-1950. Le ballet comme la lutte ont été de courtes expériences, mais tellement enrichissantes. De plus, vous savez que j'ai organisé les compétitions de souque à la corde pour le Carnaval de Québec, pendant plusieurs années.

Lorsque je pense à tout ce que j'ai réalisé dans ma vie, ce dont je suis le plus fier, c'est d'avoir donné le goût du sport à plusieurs jeunes, autant comme amateurs que professionnels. Ma fille, France, a été championne provinciale de gymnastique, vers 1980. Par la suite, elle a fait son baccalauréat en éducation physique. Aujourd'hui, elle travaille pour Kino-Québec. ♦